



pré-édition d'un compte-rendu paru dans le *Bulletin de la Société Linguistique de Paris* 102.2 :164-168 (2007).

François JACQUESSON. — *Le deuri, langue tibéto-birmane d'Assam*. Collection Linguistique publiée par la Société de Linguistique de Paris, LXXXVIII. Leuven-Paris (Peeters). 2005. xxviii+422p., 2 cartes, 19 illustrations.

Dans le présent ouvrage, François Jacquesson nous offre une description extensive, avec textes et vocabulaire, de la langue deuri, qu'il identifie comme le seul représentant de la branche orientale du groupe bodo-garo de la famille tibéto-birmane. Le groupe bodo-garo occupe la vallée du Brahmapoutre en Assam, qu'il partage avec l'assamais (indo-aryen), et une partie des collines au sud de ce territoire, qu'il partage avec le khasi (austro-asiatique). Le deuri est parlé par 10 à 15.000 membres de l'ethnie deuri à l'extrémité nord-est du domaine bodo-garo.

Dans l'avant-propos et l'introduction, l'auteur met à profit sa grande connaissance de l'Assam, pour situer l'ethnie et la langue deuri dans le temps et dans l'espace. Les quelques études sur ce groupe et sur sa langue, depuis le 19^{ème} siècle, ont employé le terme « Chutiya », ou « Deuri Chutiya », identifiant les Deuri (appellation assamaise signifiant « officiant » -- ils s'appellent eux-mêmes « Djimosaya ») comme une caste sacerdotale (ici tout le monde est d'accord) appartenant à une ethnie Chutiya, et leur langue comme la continuation d'une langue « chutiya » autrement non attestée. L'auteur remarque que, sur le plan historique, le nom « Chutiya » désigne non pas une ethnie, mais un royaume conquis par les taï-ahom au 16^{ème} siècle. Si le groupe « Chutiya » actuel, beaucoup plus nombreux que les Deuri et n'ayant d'autre langue que l'assamais, revendique son identification « ethnique » avec les Deuri et leur langue, ces derniers la rejettent avec énergie. L'auteur analyse finement les arguments historiques et les enjeux politiques, qui sont considérables pour les deux parties, de cette controverse ; c'est un cas d'école de la politique ethnique et linguistique indienne.

Les Deuri sont célèbres pour avoir été les officiants du « temple de cuivre » où était pratiqué le sacrifice humain jusqu'en 1820. A cette époque, ils habitaient le piémont de l'Himalaya, près de l'endroit où le Brahmapoutre débouche dans les plaines d'Assam. Citant d'une part recensements, archives administratives, et récits de voyageurs, et d'autre part récits et généalogies recueillis au village, l'auteur trace la migration qui les a conduits quelque 150km en aval, jusqu'à des sites sur les deux rives du fleuve et sur la grande île de Majuli. La langue décrite est celle de Bordeurigaon, « grand village deuri » dans le district de Lakhimpur, centre culturel de l'ethnie avec un millier de locuteurs. Si la langue est conservée et transmise aux enfants à Bordeurigaon, elle est soumise à l'influence croissante de l'assamais, et d'autres villages et habitations deuri sont entièrement assamophones.

La description de la langue est organisée selon un schéma classique : phonologie (23-94), morphosyntaxe (97-272), textes (275-284), lexiques (287-399).

La syllabe a la forme (C)V(C), avec une forte tendance CV. L'inventaire des consonnes initiales comporte deux séries d'occlusives, sourde et sonore, sans groupes ; les finales sont réduites à /m, n, ŋ, r, y/. Il existe deux séries de cinq voyelles, orale et nasale. On trouve en outre, chez certains locuteurs, une opposition de registre, observée surtout lorsqu'elle sert à distinguer des paires de mots homophones sur le plan segmental. Dans ces paires – jusqu'à une trentaine selon le locuteur – et dans une dizaine d'autres mots, ces locuteurs opposent un registre haut, avec constriction glottale, au registre modal, plus bas, sans constriction, parfois

allongé. A l'appui de l'hypothèse du caractère relictuel du système, l'auteur cite deux paires de mots présentant une correspondance tonale régulière entre le deuri et 6 autres langues bodo-garo. Ces oppositions tonales (de glottalisation en garo) seraient devenues moribondes en deuri sous l'influence de l'assamais. Les notations anciennes, bien exploitées ailleurs par l'auteur, ne l'aident pas ici, les descriptions britanniques de langues tibéto-birmanes indiennes étant notoirement déficientes en ce qui concerne les tons.

La distribution des phonèmes (« phonématique », 29-92) est présentée en détail, décomptes lexicaux et statistiques à l'appui. Les voyelles nasales s'avèrent lexicalement rares, avec la particularité que la nasalité lexicale d'une racine s'étend sur les suffixes – c'est le critère qu'emploie l'auteur pour distinguer entre suffixes et clitiques. Dans ce contexte, certaines consonnes initiales de suffixe se nasalisent également (*r* à *n*, *b* à *m*). Les comparaisons citées par l'auteur montrent que la nasalisation en deuri correspond souvent (mais pas toujours) à une finale nasale dans d'autres langues bodo-garo. Elle serait donc à rapprocher d'un autre trait qui éloigne le deuri de son groupe, la prévalence des syllabes CV, dont l'auteur analyse la portée (elle est sans exception dans les racines verbales monosyllabiques) et les exceptions, en partie dues à des suffixes monoconsonantiques.

La morphosyntaxe est présentée en quatre parties, « principes généraux », « le syntagme prédicatif », « le syntagme nominal », et « stylistique ». La structure de l'énoncé est présentée sommairement dans les « principes ».

La description est structurée selon la morphologie de la langue plutôt que selon des catégories fonctionnelles ou interlinguistiques, catégories envers lesquelles l'auteur exprime sa méfiance. Ainsi on ne trouve pas de section sur la proposition : les marques des actants sont traitées dans la section « syntagme nominal » ; les subordinées, qui portent les marques de subordination sur le verbe, dans la section « syntagme verbal ». En abordant ces dernières, l'auteur écrit (183), « Comme dans beaucoup d'autres langues agglutinantes, la subordination en deuri n'en est pas une, dans la mesure où les prédicats secondaires sont des noms verbaux. » Cette différence formelle l'amène à parler d'« équivalent de relative » (et « de complétive » et « de circonstant ») – termes dont il s'excuse encore en se distanciant de toute implication de l'existence de catégories universelles de relative, de complétive, etc. Cette réticence théorique, qui, à la limite, interdirait toute recherche typologique, ne l'empêche cependant pas d'utiliser une terminologie classique et de proposer de nombreuses comparaisons interlinguistiques éclairantes. Ainsi il cite le turc, le mongol, le toungouse et les langues bodo-garo en soulevant la question d'un lien éventuel entre agglutination et nominalisation des propositions subordinées, question qu'il met de côté mais qu'on souhaiterait le voir reprendre ailleurs.

Le deuri est présenté comme étant de type nettement agglutinant, suffixant, à verbe final et à ordre déterminant-déterminé. Sujet intransitif et agent transitif sont au cas absolutif, sans marque ; l'objet transitif défini est marqué comme le datif/bénéficiaire ; le verbe ne s'accorde avec aucun actant. Ce sont des traits typiques du groupe bodo-garo.

La section sur le verbe, comme le mot verbal lui-même, commence par la racine. A la différence des autres langues bodo-garo, la proportion de racines monosyllabiques est relativement faible. L'auteur présente une analyse exhaustive de la combinatoire des syllabes apparaissant dans les racines polysyllabiques et suggère de façon convaincante que ces dernières ont été formées par composition et dérivation, même si le sens précis de certains des éléments en jeu est difficile à cerner aujourd'hui. La préfixation, productive ailleurs dans le groupe bodo-garo, a laissé très peu de traces. Après la racine, la grammaire du verbe réside

dans les très nombreux suffixes que l'auteur traite essentiellement dans l'ordre, en structurant le domaine en mini-classes dont les membres s'excluent mutuellement. Ces suffixes expriment une grande variété de nuances, des variations d'actance, et le temps-aspect-mode. Citons un exemple extrême (avec ses actants pronominaux) (203) :

â bou -na cu -ju -pa -ica -mjî -yâ -nî
je 3pl obj. frapper récip.factitif itér. opt. nég. actualisateur
« Je fais en sorte qu'ils ne souhaitent pas se battre à nouveau. »
(On remarquera la propagation de la nasalisation de *mjî*.)

Le deuri fournit l'occasion d'un examen du fonctionnement de l'agglutination dans une langue « championne » en la matière, et l'auteur en profite pour nous livrer ses réflexions sur cette notion. Après un résumé intéressant de sa portée philosophique et linguistique depuis Humboldt (127-130), il appelle à un renouveau des études sur l'agglutination, fondé sur l'analyse précise de son fonctionnement. Pour les langues bodo-garo, il décrit la grammaticalisation croissante des éléments en fonction de leur distance de la racine. Entre la racine, au début du mot, et les suffixes les plus grammaticaux à la fin, il identifie une zone occupée par des suffixes de statut intermédiaire, certains vraisemblablement en cours de grammaticalisation. On ne le suivra toutefois pas entièrement dans son entreprise de faire place nette des idées reçues lorsque, par exemple, il écrit que l'harmonie nasale du deuri, comme l'harmonie vocalique en turc, invalide « la prétendue segmentation en morphèmes séparés » du mot — segmentation qu'il signale pourtant, et fort utilement, par des tirets dans sa transcription. Sur le fond, il ne nous semble pas y avoir incompatibilité entre l'agglutination au niveau morphologique et un processus phonologique qui, comme le dit l'auteur, sert à l'intégration du mot. Au passage nous laverons G. Lewis de l'accusation d'avoir proposé la notion d'« agglutination libre », notion qualifiée par Jacquesson d'« absurdité ». En effet, quand G. Lewis dit (*Turkish Grammar*, Oxford, 1953, p. 2) : « the beginner may require several months of practice before he can agglutinate freely in conversation », par « agglutinate freely » il entend « manier l'agglutination avec aisance » et non pas « agglutiner tout avec n'importe quoi ».

La section sur le syntagme nominal comporte, avec la formation des noms et les marques de cas, les pronoms, étudiés dans leurs dimensions diachronique et comparative avec leurs cognats dans les autres langues bodo-garo, et les classificateurs. L'auteur remarque que le deuri emploie la même marque pour le patient défini et pour le bénéficiaire/attributaire, à la différence d'autres langues bodo-garo qui ont deux marques distinctes. En deuri, on peut trouver deux actants portant la même marque d'objet (ou de datif/accusatif) dans une seule proposition ditransitive (« il ME montre CETTE MAISON », p. 229).

La présence de systèmes de classificateurs dans les langues indo-aryennes orientales (oriya, bengali, assamais) est généralement attribuée au contact, et l'auteur émet l'hypothèse, vraisemblable, que ce seraient précisément les langues bodo-garo qui en seraient la source, vues leur distribution et l'histoire probable de contact. Mais en deuri même le système est en train de disparaître, comme les nombres hérités au dessus de 4. Les classificateurs sont préfixés aux nombres, par exemple *gu-ja gumo*, *gu-huni gumo* « Cl.-un chapeau, Cl.-deux chapeau », *du-kuni moysa* « Cl.-deux enfant ». Avec les nombres de un à quatre, « il s'est fait des collusions phonétiques entre classificateur et nombre qui amènent la création de formes synthétiques » où l'auteur voit l'amorce d'une évolution vers un type flexionnel.

La section « stylistique » couvre essentiellement la structure informationnelle : expression du thème, marqué par un suffixe, en cas de rupture thématique ; omission du sujet ou reprise du

prédicat de l'énoncé précédent en cas de continuité. L'analyse discursive d'un bref texte est présentée en illustration de ces observations.

Le corpus de textes, glosés et traduits, est relativement petit, et l'auteur mentionne avoir eu recours plus souvent qu'il ne l'aurait souhaité à des exemples grammaticaux élicités, pourtant inévitables dans certains cas. Les trois lexiques (deuri-anglais, et deux listes anglais-deuri) réunissent les collectes de l'auteur et celles des deux descripteurs britanniques du 19^e siècle. L'auteur justifie son choix de l'anglais comme langue de traduction d'une part par le fait que les traductions ont été élaborées en discussion avec des Deuri anglophones, et d'autre part par le souci de les soumettre à la critique du plus grand nombre de lecteurs, deuri en particulier. On peut supposer que peu de lecteurs linguistes ou indianistes seront gênés par ce choix. Le livre est complété fort utilement par une table des matières très détaillée au début et trois indexes à la fin.

L'ouvrage de François Jacquesson est une excellente description d'une langue peu connue et menacée, fondée sur une solide enquête de terrain, et informée par une connaissance exceptionnelle de son contexte culturel et historique. Elle est particulièrement bienvenue venant d'une région d'une très grande diversité linguistique, restée longtemps inaccessible aux chercheurs étrangers. On espère que d'autres chercheurs suivront cet exemple. Pour la science linguistique, il restera la référence indispensable sur la langue deuri. Signalons enfin que le style vif et élégant de l'auteur le rend d'une lecture agréable.